

Anne-Sophie Bories (Paris 3 & Leeds)

Taratantara : la mémoire et l'oubli du décasyllabe dans la poésie de Raymond Queneau

Although Raymond Queneau employs a variety of canonical metres in his poetry, he appears to avoid the decasyllable almost completely. On the rare occasions when he does use it, he systematically opts for a 5-5 metre instead of the canonical 4-6, thus forgetting both the decasyllable itself and its traditional metre. The 5-5 metre bears neither the epic nor the lyric registers of the 4-6, being linked more to folk song, with connotations of a lower register. In this article I make use of an extensive database developed specifically to analyse Raymond Queneau's versification, in order to assess the form and the meaning of Queneau's decasyllable. I link the use of this metre to the themes of memory and the past. Queneau, whilst forgetting a canonical metre – the 4-6 –, remembers a rare one – the 5-5 – and uses this vulgar verse to address a serious, metaphysical reflection on the passing of time. This mismatching of subject and tone is typical of Queneau's writing practices.

Des trois vers les plus fréquents de la poésie en vers syllabiques de langue française – l'alexandrin, l'octosyllabe, et le décasyllabe – seuls les deux premiers sont bien représentés dans la poésie de Raymond Queneau.¹ Cette sous-représentation du décasyllabe est étonnante chez un poète qui ne répugne pas aux formes classiques de versification. Or, s'il l'utilise peu, il ne l'exclut pas tout à fait, et la question se pose de l'usage exact qu'il en fait. Des vers de dix syllabes sont à trouver dans des poèmes en vers syllabiques, au sein desquels ils peuvent ou non constituer le mètre de base, ainsi que dans des poèmes en vers libres. Lorsqu'ils se rencontrent dans des poèmes en vers syllabiques dont ils ne constituent pas la ou une des longueurs de base, leur présence constitue un écart à la norme métrique du reste du poème. Dans les poèmes en vers libres, la présence d'un décasyllabe 4-6 canonique est aussi une atteinte à la convention du vers libre.

Le décasyllabe est historiquement versatile (Chevrier 2011 ; Gouvard 1999 ; Gasparov 1996 ; Cornulier 1996). Il a été employé en poésie littéraire comme en chanson, en poésie lyrique comme en poésie épique. Jusqu'au milieu du XVI^{ème} siècle, c'était le

¹ Toutes les références aux poèmes de Queneau sont dans l'édition de la Pléiade établie par Claude Debon (Queneau 1992). Par la suite, nous ne mentionnerons que le titre de ces poèmes.

vers composé le plus employé, appelé "vers commun" par opposition au vers épique, l'alexandrin. Bien que d'abord épique, il a pu être employé comme vers lyrique. C'est un vers long, donc sérieux, mais c'est le plus court des vers longs, et il a pu être employé comme vers de chanson. Étant long, il est impérativement césuré, et sa césure est fixe : 4-6. Occasionnellement, certains poètes utilisent un mètre 6-4 comme vers de substitution dans les poèmes en 4-6, et cette substitution constitue un jeu sur la discordance métrique.

Le décasyllabe 5-5 a une histoire différente. Au Moyen Âge, c'est un vers de chanson, souvent employé en association avec le pentasyllabe. Il est ensuite presque complètement oublié. Aux XVI^{ème} et XVII^{ème} siècles, des poètes tentent d'introduire le 5-5 en poésie lyrique : en vain. Ce mètre est raillé, et baptisé *taratantara* pour des raisons de rythme. Si la symétrie de l'alexandrin 6-6 est tenue pour harmonieuse, le *taratantara* est un mètre de chanson, vulgaire, demeuré historiquement marginal. Ce sont les Romantiques, avec l'habitude à la fois d'emprunter des formes à la chanson et de déterrer des formes médiévales tombées en désuétude, qui tentent de réhabiliter le 5-5 au XIX^{ème} siècle, dans une démarche de renouvellement des formes poétiques ; mais cette réhabilitation ne fait pas école. Baudelaire a réussi à l'employer comme vers lyrique dans "La mort des amants" dont voici la première strophe :

Nous aurons des lits pleins d'odeurs légères
Des divans profonds comme des tombeaux,
Et d'étranges fleurs sur des étagères
Écloses pour nous sous des cieus plus beaux. (Baudelaire 1861: 126)

Mais cet emploi reste inhabituel. Tristan Corbière dans *Les Amours Jaunes* (Corbière 1873) a composé un grand nombre de décasyllabes 5-5, et cette référence est déterminante dans le choix que fait Queneau de ce mètre.

Car s'il opte volontiers pour des formes classiques de versification, Queneau n'emploie presque pas de vers décasyllabes, ce qui est surprenant en soi. Lorsqu'il en compose, ce ne sont presque jamais des mètres 4-6, mais principalement des mètres 5-5. Il a donc recours à une forme à la fois désaffectée et décriée – le 5-5 – en même temps qu'il se prive d'une forme classique – le décasyllabe. Ce faisant il revalorise une forme discréditée – ceci non sans une touche de préciosité – et brouille les frontières génériques entre poésie et chanson. Bien qu'ayant été employée par les poètes

médiévaux et romantiques, la forme du 5-5 présente une étrangeté certaine. Dans son ouvrage récent sur le *taratantara*, Alain Chevrier (Chevrier 2011) met en évidence la préférence de Queneau pour ce mètre inhabituel.

Le contenu de ces décasyllabes est à son tour frappant : s'y concentrent des motifs liés à la mémoire et à une contemplation de la fuite du temps. Contrairement à l'association de l'octosyllabe avec le motif maternel et le grotesque, qui relève du truc d'artisan de la poésie, un lien symbolique est identifiable entre le mètre 5-5 et les motifs de l'oubli et de la mémoire, lien qui est à chercher entre autres dans l'ancienneté de son origine, et dans la spécificité de son aspect.

Nous allons montrer que l'emploi du décasyllabe, et du décasyllabe 5-5 principalement, est en lien avec une attention portée au temps et à sa fuite, à la mémoire, à l'oubli. Pour quantifier et analyser le décasyllabe dans la poésie de Raymond Queneau, nous tirons parti de la base de données que nous avons développée. Il s'agit d'une base de données relationnelle uniquement consacrée à la versification de Raymond Queneau, et qui rassemble quelque 400.000 informations descriptives au sujet de ce corpus. Les analyses quantitatives nous fournissent une vue d'ensemble de l'aspect métrique de ce corpus. Ensuite, une lecture directe des poèmes nous permet d'associer des motifs thématiques aux motifs métriques. Oubli, mémoire et fuite du temps sont des motifs récurrents sous la plume de Queneau, mais dans le sous-corpus que constituent les vers décasyllabes, ces questions s'avèrent anormalement sur-représentées.

1 Profil du décasyllabe

Le décasyllabe représente environ 14% du total des vers de Raymond Queneau. Cette proportion est légèrement plus élevée parmi les vers libres que parmi ceux du système syllabique.

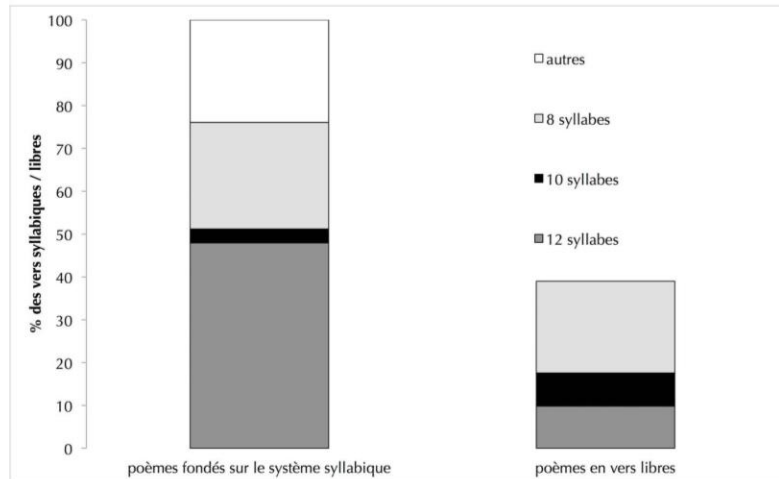


Fig. 1: Proportions de vers de différentes longueurs²

Dans les poèmes fondés sur le système syllabique, seulement 3,5% des vers comptent 10 syllabes, pour 25% d'octosyllabes, et 48% de dodécasyllabes ; octosyllabes et dodécasyllabes réunis totalisent 73% des vers dans les poèmes fondés sur le système syllabique. La répugnance de Queneau à employer le décasyllabe est particulièrement évidente pour les poèmes fondés sur le système syllabique. Il est à noter que si les poèmes de cette première catégorie reposent sur le système syllabique, les vers répertoriés dans cette catégorie ne sont pas forcément métriques. Souvent Queneau introduit dans un poème en vers réguliers, un vers de longueur différente, isolé. Un tel vers est non métrique, sa longueur ne correspond pas à un mètre valable du poème, mais au contraire à une discordance, une discontinuité dans la régularité métrique du poème. Un certain nombre des décasyllabes représentés dans cette catégorie (fig. 1, première colonne) sont des vers isolés et non métriques, si bien que les décasyllabes métriques dans des poèmes en vers réguliers sont plus rares que cette figure ne le laisse voir ; ils sont quasi absents du corpus.

Dans les poèmes qui ne sont pas fondés sur le système syllabique – globalement les vers libres – le nombre de syllabes ne peut pas toujours être déterminé avec certitude, et nous ne pouvons extraire qu'un nombre probable de syllabes pour ces vers. En ef-

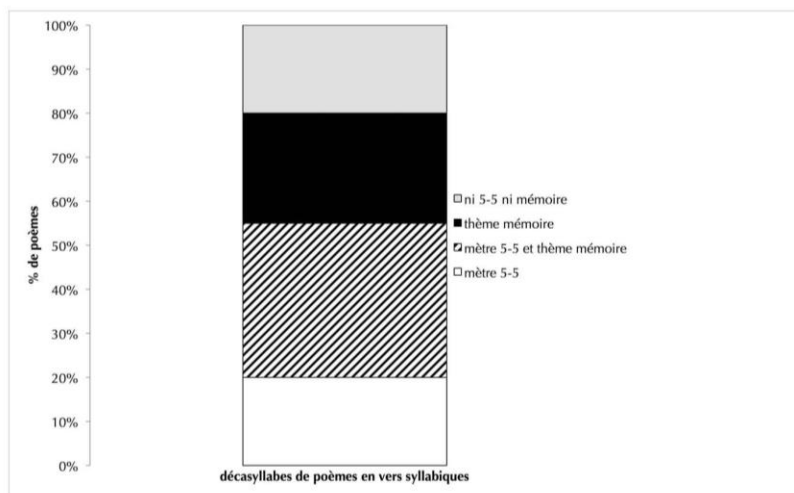
² Colonne de gauche : pourcentages de vers du système syllabique dont la longueur est avec certitude de 12, 10, 8 syllabes, ou autre. Colonne de droite : pourcentages de vers non syllabiques dont la longueur plausible peut être de 12, 10 ou 8 syllabes. Les longueurs syllabiques de vers libre étant incertaines, cette colonne n'a pas de catégorie 'autre', et le total de ses pourcentages n'est pas égal à 100, le même vers pouvant apparaître dans plus d'une catégorie.

fet, notre base de données contient deux champs pour décrire la longueur des vers : 'syll_max', qui compte toutes les syllabes conformément à la langue des vers, et 'syll_min', qui ne compte que les syllabes prononcées dans la langue courante. Lorsque 'syll_min' est nul, le nombre de syllabe est certain. Lorsque le nombre de syllabe est incertain, nous définissons les vers probablement n-syllabes comme ceux dont le nombre de 'syll_max' est supérieur ou égal à n, et le nombre de 'syll_min' inférieur ou égal à n.

7,5% des vers libres comptent vraisemblablement 10 syllabes, 10% en comptent vraisemblablement 12, et 20% en comptent vraisemblablement 8. Parmi les vers libres, les vers de 10 syllabes sont donc relativement nombreux. La répugnance de Queneau pour les vers de 10 syllabes ne s'applique vraiment que pour les vers réguliers, et cette longueur occupe une place singulière parmi les vers libres.

Le contraste avec l'octosyllabe est frappant, qui au contraire se rencontre en proportion semblable dans le système syllabique et dans les vers libres ; il trouve place avec la même simplicité dans les deux pans du corpus. C'est un vers que Queneau emploie naturellement, et qui n'est pas spécialisé dans un type de vers : libres ou réguliers.

Vingt poèmes en vers syllabiques sont fondés sur le décasyllabe, qui y constitue un mètre de base. Parmi ces vingt poèmes, le motif de la mémoire est récurrent, de même que le mètre 5-5.



[Fig. 2: Proportions de poèmes fondés sur un mètre 5-5 et/ou abordant un thème lié à la question de la mémoire, ou non, parmi les vingt poèmes en vers syllabiques dont le décasyllabe est la longueur ou l'une des longueurs de base](#)

Sur ces 20 poèmes, 11 (52%) sont en décasyllabes 5-5, alternés ou non avec des pentasyllabes. Sur les même 20 poèmes, 12 (près de 60%) abordent les thèmes de la mémoire, du souvenir, de la nostalgie : proposent un regard tourné vers le passé. Ce ne sont pas toujours les mêmes poèmes, mais 7 des 20 poèmes en décasyllabes (35%) sont à la fois fondés sur le mètre 5-5 et consacrés à la mémoire. En tout, 80% des vingt poèmes en décasyllabes évoquent le passé et/ou suivent un mètre 5-5. Étant donnée la rareté des poèmes en décasyllabes, la prévalence parmi eux du mètre 5-5 et du thème de la mémoire est exemplaire.

Si l'on regarde quels recueils concentrent ces décasyllabes comme longueur de base, nous voyons les vingt poèmes se répartir de la manière suivante :

- 5 poèmes dans *Courir les rues*, soit 3,2% du recueil;
- 4 poèmes dans *Fendre les flots*, soit 2,6% du recueil;
- 4 poèmes dans *Le Chien à la mandoline*, soit 5,6% du recueil;
- 3 poèmes dans *L'Instant fatal IV*, soit 9,7% du recueil;
- 2 poèmes dans *L'Instant fatal I*, soit 7% du recueil;
- 1 poème dans *Chêne et chien*, soit 1,1% du recueil;
- 1 poème dans *Buc*, soit 2,7% du recueil.

Seuls *L'Instant Fatal IV* et *L'Instant Fatal I*, qui sont des recueils de petite taille, présentent une proportion importante (respectivement 9,7% et 7%) de poèmes en décasyllabes. *Le Chien à la mandoline* s'en approche avec 5,6% de ses poèmes composés ayant pour longueur de base le décasyllabe. *Courir les rues*, *Bucoliques*, et *Fendre les flots* comptent aux alentours de 3% de poèmes en décasyllabes, enfin *Chêne et Chien*, avec à peine plus d'1% de poèmes en décasyllabe – c'est un recueil largement dominé par les alexandrins et les octosyllabes – ne privilégie pas ce vers, au contraire.

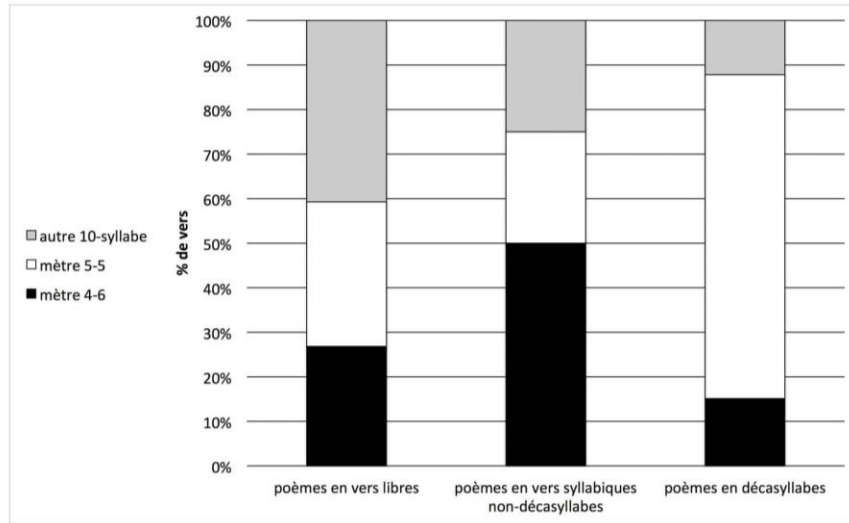
Il est étonnant, dans la mesure où Queneau lie les motifs de la mémoire et du passé à l'emploi du décasyllabe, que cette longueur ne soit pas mieux représentée dans *Chêne et Chien*. Le thème autobiographique de ce "roman en vers" aurait fait attendre une présence honorable voire massive de décasyllabes. Mais les poèmes de *Chêne et*

Chien ne se tournent pas vers un passé général, ils se tournent vers l'enfance du poète, laquelle peut ou non être envisagée comme un thème de réflexion sur le passé et sur la mémoire. Le simple souvenir peut ou non constituer une réflexion sur le temps du passé.

L'Instant Fatal est un recueil tourné vers les questions de la fuite du temps et de la brièveté de la vie. Le poète projeté à vive allure vers l'instant fatal qui ne manquera pas d'arriver, porte un regard en partie effrayé vers son passé et celui de son espèce. Or c'est justement là que se trouve la plus forte proportion de poèmes en décasyllabes et en particulier, de poèmes en décasyllabes 5-5. Tous les poèmes en décasyllabes de *L'Instant Fatal* ou du *Chien à la Mandoline* sont en décasyllabes 5-5, alternés ou non avec des pentasyllabes, à l'exception d'"Un pays frit" (*Le Chien à la mandoline* : 289) qui présente un assemblage disparate de rythmes, sans régularité métrique : c'est un poème dont les vers sont mesurés en nombre de syllabes, et cependant non métriques, la périodicité des groupes accentuels y étant évitée systématiquement. Et nous allons voir que cette pratique du vers non métrique est un deuxième usage que fait Queneau du décasyllabe.

Les vers de dix syllabes composés par Queneau servent généralement l'une et/ou l'autre de deux fonctions : poser un regard – souvent angoissé – vers le passé ; ou brouiller les frontières entre vers libre et vers mesuré. Queneau obtient ce deuxième effet en mêlant des rythmes divers pour ses décasyllabes tout en évitant en grande partie le mètre 4-6, ce qui produit des poèmes en grande partie non métriques, et brouille la distinction entre vers syllabiques et vers libres.

Queneau privilégie pour ses décasyllabes un mètre inhabituel : le 5-5.



[Fig. 3: Proportions de vers de mètres 4-6, 5-5 et autres parmi les vers décasyllabes de trois ensembles : les poèmes en vers libres, les poèmes en vers syllabiques dont le décasyllabe n'est pas une longueur de base, et les poèmes en décasyllabes](#)

Sur la fig. 3, nous voyons des pourcentages de vers parmi trois catégories de décasyllabes. À gauche, les vers décasyllabes ou probablement décasyllabes insérés dans des poèmes en vers libres. La colonne du milieu représente les vers décasyllabes insérés dans des poèmes fondés sur le système syllabiques mais dans lesquels le décasyllabe constitue une anomalie, une entorse à l'isosyllabisme ; ce sont des vers de 10 syllabes mais non métriques. La troisième colonne représente des décasyllabes métriques, ceux de poèmes en vers syllabiques dont le mètre de base est le décasyllabe. Pour chaque groupe nous voyons des pourcentages de vers, et non des valeurs absolues, pourcentages de mètres 4-6, 5-5, et autres. Le décasyllabe étant un vers long, nous disposons pour tous ces vers d'une analyse métrique sommaire : la place probable de la césure ou de la première césure. Nous pouvons donc dénombrer les vers reproduisant l'un ou l'autre des modèles métriques connus du décasyllabe.

Nous nous sommes concentrée sur le mètre régulier 4-6 et sur le mètre 5-5 favorisé par Queneau. Nous constatons que parmi les vers libres, Queneau ne favorise pour ses vers de dix syllabes ni les mètres 4-6 ni les mètres 5-5, leur préférant d'autres distributions rythmiques. Dans ces cas, Queneau se tient à l'écart des mètres identifiables du décasyllabe, dans une stratégie d'évitement qui prolonge l'évitement global du décasyllabe. Il suit le modèle métrique 4-6, identifiable sans recours au contexte immé-

diat, dans un peu moins d'un tiers des cas. Un vers libre de dix syllabes ne réalisant pas le mètre canonique 4-6 et seul de sa longueur, n'est pas identifiable à un modèle extra-contextuel. C'est alors un vers libre canonique, un vers non métrique.

Quant aux décasyllabes tirés de poèmes en vers syllabiques (les deux colonnes de droite), leur comparaison est frappante. Les proportions de 4-6 et de 5-5 y sont radicalement différentes.

Les poèmes en décasyllabes, dans lesquels le décasyllabe a une valeur métrique, présentent le profil le plus net. Y est privilégié presque exclusivement le mètre 5-5, que le lecteur ne repère pas d'emblée comme familier ou même comme métrique. Le mètre 4-6 est à peine employé, qui fait ainsi effet non pas de norme mais plutôt d'exception. Queneau fait du mètre marginal 5-5 le décasyllabe de base et emploie le 4-6 classique comme vers de substitution.

C'est le contraire pour les décasyllabes isolés parmi des vers réguliers, dans les poèmes fondés sur le système syllabique mais pas sur le décasyllabe. Queneau privilégie cette fois le mètre familier 4-6. Ce 4-6 peut être perçu comme régulier lors même que sa présence au sein du poème singulier est une anomalie. Autrement dit, le 4-6 n'est privilégié que lorsqu'il lui est impossible de former un ensemble métrique régulier. Il n'est éventuellement identifié comme mètre régulier qu'en vertu d'une connaissance du lecteur, qui fait appel à des éléments extra-contextuels. C'est la mémoire du lecteur et non le poème qui fait d'un vers de dix syllabes distribuées selon un rythme 4-6, un mètre 4-6.

Le décasyllabe quenien est résolument tourné vers le mètre dit *taratantara*, ce mètre médiéval abandonné par les poètes classiques, et assimilé plus tard à une sorte de blague par les poètes de la modernité ; l'emploi du 5-5 est anachronique. Queneau choisit donc un mètre tourné vers le passé pour porter son propre regard vers le passé, dans un parallélisme entre la métrique et le sens.

Si les thèmes du souvenir, de la mémoire et du Temps sont récurrents sous la plume de Queneau, ils sont nettement surreprésentés dans la vingtaine de poèmes faisant un usage métrique du décasyllabe. Parmi ces vingt poèmes en décasyllabes ou pour lesquels ce mètre constitue au moins une unité métrique récurrente, trois seulement suivent un mètre traditionnel 4-6.

Ceci s'explique en partie par une habitude de Queneau, à savoir la pratique du décalage et du brouillage, qu'il s'agisse du rapport de la forme au fond, des catégories génériques, ou des normes métriques.

2 Décalage

Queneau a l'habitude d'insérer des éléments de décalage dans ses textes – poétiques ou romanesques, en vers ou en prose. Le lecteur se trouve placé dans une situation d'étrangeté, et par là invité à prendre une part active à l'avènement du texte. Typiquement en poésie, il insère dans ses poèmes des vers discordants, à intervalles plus ou moins réguliers. C'est le cas dans bien des poèmes en alexandrins, où il a tendance à placer en quelques points clés des vers qui ne réalisent pas le mètre 6-6 (Bories 2013). Le mètre canonique 6-6 constitue alors la norme et les mètres discordants des écarts. Dans ses poèmes en décasyllabes, Queneau emploie le mètre 5-5 comme canon, faisant du 4-6 un écart ; norme et marge sont inversées.

Lorsque un vers décasyllabe est inséré en décalage, soit dans un poème en vers libre soit dans un poème en vers syllabiques non décasyllabes, ce décasyllabe isolé peut ou non réaliser un mètre 4-6. Lorsque ce mètre est réalisé, une identité métrique est perçue hors contexte, avec les nombreux décasyllabes 4-6 que le lecteur familier de poésie en langue française a lus. Queneau privilégie ce mètre 4-6 dans les poèmes en vers syllabiques non décasyllabes, à savoir dans les situations où le décasyllabe ne saurait assumer de fonction métrique. Lorsque les décasyllabes sont insérés dans des poèmes en vers libres, aucun mètre n'est privilégié, et les configurations autres que 4-6 ou 5-5 sont un peu plus souvent choisies. Dans la mesure où seul le 4-6 réalise efficacement une entorse à la norme du vers libre, nous voyons que Queneau n'emploie que peu le décasyllabe pour réaliser un écart à la norme du vers libre, pratique pour laquelle en revanche il emploie beaucoup l'alexandrin.

L'emploi du 4-6 comme écart à la norme dans des poèmes syllabiques non décasyllabes est représentatif d'une spécificité de la versification de Queneau. C'est un écart qui ne fait pas que rompre une continuité, mais qui en outre convoque un horizon culturel familier, des éléments métriques connus du public. Du point de vue métrique,

l'élément qui surgit en décalage est à la fois une rupture avec le contexte immédiat et un lien avec des éléments hors contexte.

Un autre élément de décalage important chez Queneau touche à la question du registre. Les mètres se voient souvent détournés de leurs registres : l'octosyllabe employé à des sujets graves, l'alexandrin à des considérations triviales, par exemple. Mais contrairement à l'alexandrin qui est un vers sérieux, ou à l'octosyllabe qui est un vers léger, le décasyllabe est de ce point de vue un vers défailant pour Queneau, en ceci qu'il n'a pas de registre propre bien établi. Il est problématique de le détourner, lui qui sert volontiers tous les registres. Cette versatilité du décasyllabe expliquerait d'une part que Queneau n'emploie pas ce vers peu connoté, d'autre part qu'il choisisse un mètre 5-5. Car le mètre 5-5 n'est pas seulement discordant. Au contraire du décasyllabe 4-6 il possède un registre, bas. C'est un vers de chanson, un vers raillé, et affublé d'un sobriquet : le *taratantara*.

3 Brouillage

Queneau fait usage du décasyllabe pour brouiller la cohérence métrique de ses poèmes. Il joue sur notre mémoire du vers de dix syllabes, mémoire à la fois convoquée et déjouée par des choix métriques inattendus. Ainsi le décasyllabe 5-5 n'est pas familier comme vers de poésie. Il est mieux connu comme vers de chanson. Son étrangeté est conservée en ceci que les poèmes en décasyllabes 5-5 sont disséminés dans l'œuvre de Queneau, et n'apparaissent que rarement côte à côte. Le 5-5 ne devient donc pas un canon identifiable par le lecteur ; sa discordance reste intacte.

Dans un poème en vers réguliers non décasyllabes, l'apparition d'un décasyllabe isolé est saugrenue, elle brouille la métrique, et tire le poème vers le pôle des vers libres. Mais lorsque ce décasyllabe réalise le modèle canonique du mètre 4-6, c'est un écart qui tire aussi le poème vers le pôle des vers stricts. Ce double mouvement est caractéristique de la versification de Queneau, mouvement à la fois conservateur et novateur, brouillant la frontière entre vers libre et vers régulier, interrogeant les limites du système syllabique. Ce double mouvement résonne plus largement avec l'écriture de Queneau, dans laquelle sont volontiers associés l'ancien et le nouveau, la gaieté et la tristesse, l'ordre et le chahut.

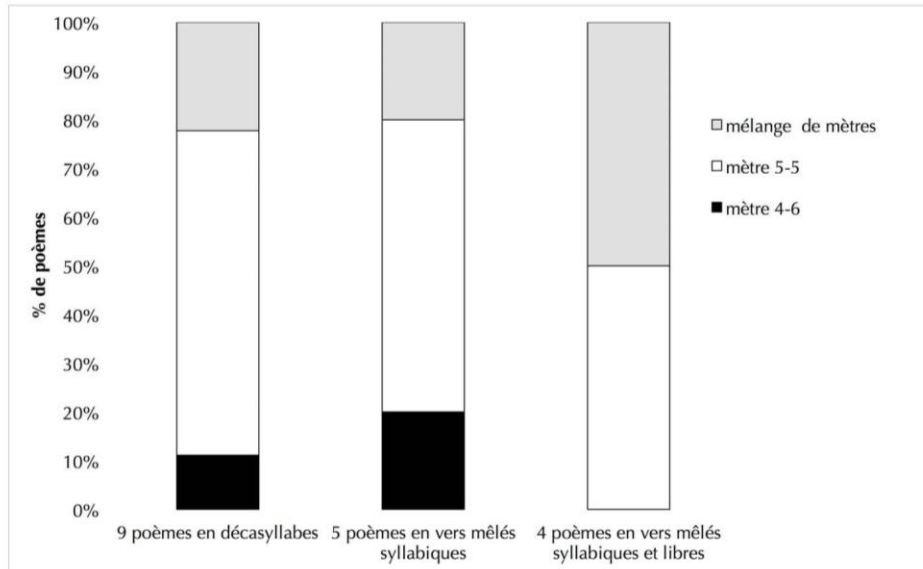
Le décasyllabe est le lieu d'un jeu sur la mémoire du classicisme.

4 Des décasyllabes réguliers

Nous relevons dix-huit poèmes pour lesquels le 10-syllabe constitue la longueur de base, c'est-à-dire dans lesquels la perception par le lecteur du caractère versifié du poème est vraisemblablement fondée sur la récurrence de cette longueur syllabique, seule ou en combinaison avec d'autres longueurs. En voici la liste :

- 1) "L'herbe...", *Chêne et Chien* : 24
- 2) "Adieu", *L'Instant fatal I* : 77
- 3) "Complainte", *L'Instant fatal IV* : 124
- 4) "Si la vie s'en va", *L'Instant fatal IV* : 128
- 5) "Le ciel s'est couvert", *L'Instant fatal IV* : 132
- 6) "Le Simple", *Bucoliques* : 156
- 7) "Souvenir", *Le Chien à la mandoline* : 253
- 8) "L'école du troufion", *Le Chien à la mandoline* : 253
- 9) "Hommage à Tristan Corbière", *Le Chien à la mandoline* : 255
- 10) "Un pays frit", *Le Chien à la mandoline* : 289
- 11) "Les fontaines ne chantent plus", *Courir les rues* : 360
- 12) "La rue Galilée", *Courir les rues* : 370
- 13) "Jardin du Luxembourg", *Courir les rues* : 388
- 14) "Propreté", *Courir les rues* : 389
- 15) "Disparitions", *Fendre les flots* : 556
- 16) "L'expérience", *Fendre les flots* : 576
- 17) "La lanterne rouge", *Fendre les flots* : 583
- 18) "Des temps difficiles", *Fendre les flots* : 5903.

La proportion de mètres 4-6 y est très faible (voir fig. 4).



[Fig. 4 : – Mètres majoritaires parmi les décasyllabes, pour les dix-huit poèmes dans lesquels le décasyllabe présente une récurrence remarquable, exprimés en pourcentages de poèmes pour trois groupes de poèmes. Les trois groupes de poèmes sont les poèmes en décasyllabes, les poèmes en vers syllabiques mêlant plusieurs longueurs, et les poèmes mêlant vers syllabiques et vers libres, respectivement](#)

Parmi ces dix-huit poèmes, neuf sont isométriques : ils ne comptent que des décasyllabes (fig. 4, première colonne). Les décasyllabes de ce groupe sont presque tous des mètres 5-5. Cinq poèmes sont hétérométriques : ils mêlent des décasyllabes avec d'autres vers également fondés sur le système syllabique (fig. 4, deuxième colonne). Et quatre poèmes, au statut incertain, mêlent des vers libres et des vers syllabiques de sorte que l'identification de leur caractère versifié tient en partie à la récurrence des décasyllabes. Dans ces quatre poèmes, les décasyllabes ne sont jamais majoritairement des 4-6.

Dans tous les cas, nous voyons l'écrasante majorité de poèmes basés sur le mètre 5-5, suivis des mélanges de mètres, ces derniers incluant presque toujours des mètres 5-5. En revanche, le mètre 4-6 n'est qu'à peine employé comme vers métrique. Il y a là une spécialisation : le 4-6 est réservé à un usage non métrique. Seuls deux poèmes sont basés sur le mètre 4-6 : "Le simple" (*Bucoliques* : 156) et "Disparitions" (*Fendre les flots* : 556), évoquant tous deux un effacement, un anéantissement du souvenir.

5 Oubli et mémoire

Nous avons évoqué le jeu sur une mémoire métrique dans l'emploi des décasyllabes. Il faut y ajouter un fait frappant : les dix-huit poèmes en décasyllabes présentent tous un lien, cette fois thématique, avec des questions de mémoire, et d'oubli.

Les mots "mémoire" et "histoire" apparaissent à la rime dans "Le Simple". "Mémoire" apparaît encore dans "Adieu". Le mot "souvenir" se trouve dans "Disparitions", et dans "Souvenir" dont il est aussi le titre. Quant à "adieu", il apparaît trois fois dans "Si la vie s'en va", quatre fois dans "Propreté" et sept fois dans "Adieu".

Les évocations du temps abondent aussi. Avec par exemple "les bruits du jour ou de la nuit" ("L'herbe..."), le "soir" ("Le ciel s'est couvert", "Un pays frit"), "un jour", "trop tard", "l'aube" et "la nuit" ("L'école du troufion"). Les mots "jour" et "nuit" apparaissent à plusieurs reprises ("L'herbe...", "Souvenir", "Les fontaines ne chantent plus", "Si la vie s'en va", "Hommage à Tristan Corbière", "Un pays frit"), mais aussi "le soleil" ("L'herbe...", "Si la vie s'en va"), "hier" et "demain" ("Le Simple"), ou encore "les saisons" ("Le Simple"). Ce temps est inexorable, comme l'énonce "Si la vie s'en va" :

malgré ça tout ça s'en va continuant.

C'est aussi un temps généalogique, avec l'évocation dans "L'herbe ..." des deux alter egos étymologiques de Queneau : le chêne et le chien.

C'est parfois une mémoire plus générale, celle portée par la société, mémoire des personnages historiques, mythologiques ou même folkloriques dans l'inventaire des statues du "Jardin du Luxembourg", mémoire de Galilée dont une rue porte le nom, mémoire de Rimbaud et Leiris dans "Un pays frit". Une mémoire conservée dans ces poèmes est aussi et surtout celle de Tristan Corbière, non seulement dans le poème "Hommage à Tristan Corbière", mais probablement dans tous les poèmes en décasyllabes 5-5, ce mètre étant vraisemblablement emprunté directement à Corbière qui l'utilise dans ses *Amours jaunes* et en particulier dans "Rondel" (Corbière 1873: 334), poème préféré de Queneau.³

³ Cf. la note de Claude Debon dans Queneau 1992: 1276.

Des souvenirs précis sont aussi évoqués. Souvenir d'une promenade en bateau dans "L'expérience", souvenir de prostituées dans "la lanterne rouge", souvenir du service militaire avec "L'école du troufion", et un souvenir de Paris emporté par le pigeon de "Propreté". Dans "Propreté", Queneau joue sur un effet de grotesque, et la métrique vient renforcer cet effet. Les six premiers vers évoquent le bonheur originel des pigeons parisiens :

Les petits pigeons pleins de fientaisie
allaient et venaient survolant Paris
donnant à ses murs la couleur exquise
du caca aviair couleur un peu grise
ne se doutant pas pauvres innocents
qu'un piège sournois en bas les attend ("Propreté")

Et ce souvenir de l'innocence heureuse des pigeons s'écrit en décasyllabes 5-5. Deux vers hexasyllabes évoquent la capture des oiseaux, puis le reste du poème est un monologue pathétique du pigeon :

"Adieu Paris adieu ma belle ville"
dit le pigeon embarqué pour les champs
"je ne fienterai plus sur ton Hôtel de Ville
je ne fienterai plus sur tes fiers monuments
quelle tristesse en y pensant je pleure,
de gaspiller un si bon excrément" ("Propreté")

Cette partie la plus grotesque du poème mêle les deux vers épiques : le décasyllabe 4-6 et l'alexandrin 6-6. Queneau utilise donc ici le décasyllabe 5-5 pour l'évocation du souvenir à proprement parler, le souvenir du temps béni où les pigeons décoraient librement les monuments parisiens, et des vers classiques pour le monologue grotesque du volatile.

À côté du drame, il y a aussi l'ennui : le mot "ennui" apparaît dans "Complainte", "Hommage à Tristan Corbière" et "Les fontaines ne chantent plus", le mot "emmerdement" dans "L'école du troufion".

En dehors des souvenirs, l'évocation du Temps touche aussi aux motifs macabres, aux thèmes du vieillissement, de la mort, à la vanité de la vie. C'est ainsi que dans "souvenir", une étrange transsubstantiation s'opère : "le pain se noircit", "le vin se frelate" et devient "de l'urine". Quant au poisson, c'est un aliment qui "pleure" avant d'être transporté dans le métro par un poète lui-même "serré comme en caque hareng ou

sardine en boîte". L'abolition de la distinction entre l'homme vivant et le poisson comestible est renforcée par le calembour "caque hareng" / "*caca ran[ce]" pour évoquer la vanité de toute vie animale, y compris humaine. Les prostituées de "La lanterne rouge" exécutent une danse macabre : "spectres de mort tortillant des fesses". Dans la ville natale l'humanité montre "ses squelettes gras ses os méphitiques" ("Adieu"), mélanges de mort et de vivant, d'ancien et de récent, dans un temps télescopé.

Le cadre symétrique du mètre 5-5 se prête bien à l'expression éventuellement parodique de dilemmes et d'hésitations :

suis-je encor soldat ou bien suis-je artiste
suis-je plutôt gai suis-je plutôt triste ("L'école du troufion")

je ne sais que faire ou pleurer ou rire,
quelquefois c'est bleu puis c'est noir de suie ("Complainte")

La réponse à ces hésitations est généralement lugubre, et la peur de la mort se dessine:

tout ce qui commence⁴ va trop mal finir,
Le plaisir s'efface après c'est bien pire ("Complainte")

Cette angoisse se manifeste comme une urgence :

tout ça c'est vélocé aussi bien qu'atroce ("Si la vie s'en va")
l'angoisse m'étreint m'étrangle et j'empire ("Complainte")

Et finalement, "c'est dans un grand trou noir qu'il chavire" ("Le simple"), "le trou noir qu'on vous fout dedans" ("Si la vie s'en va"). Ce "grand trou noir" qui obsède Queneau est à la fois la tombe, le trou physique dans lequel on jette les cadavres, et l'oubli dans lequel sombre le mort. Oubli double, puisque d'une part le mort est oublié des hommes, d'autre part sa mémoire personnelle disparaît ; ses souvenirs comme ses connaissances sont engloutis dans une nuit terrifiante.

⁴ Il faut admettre ici une césure épique, et le maintien du mètre 5-5 qui domine tout le poème.

6 Conclusion

Nous voyons que le vers décasyllabe occupe une place bien particulière dans la poésie de Queneau, et que cette position n'est pas la même dans les poèmes en vers libres et dans les poèmes en vers réguliers. Dans l'ensemble, Queneau ne se sert pratiquement pas de ce vers ; il l'oublie. Et lorsque pourtant il emploie des décasyllabes, c'est leur mètre classique qu'il semble oublier pour suivre un modèle 5-5, oublié depuis le Moyen Âge comme vers de poésie, quoique récupéré déjà par Corbière qui exploitait son registre trivial et auquel Queneau l'emprunte vraisemblablement. Le 4-6 classique se voit spécialisé dans un emploi très spécifique : les décasyllabes non métriques insérés dans des poèmes en vers syllabiques mais dont le décasyllabe ne constitue pas une longueur de base. Queneau joue sur le brouillage de la cohérence métrique. Il emploie des décasyllabes 4-6 – classiques – pour brouiller le caractère non métrique des vers libres, et le mètre 5-5 pour brouiller la régularité des poèmes en vers syllabiques. La métrique des décasyllabes chez Queneau fait appel à une mémoire – la sienne comme la nôtre – pour permettre un jeu sur la discordance, et ajouter une couche de signification.

Par ailleurs, les dix-huit poèmes véritablement en décasyllabes – généralement 5-5 – que Queneau a composés sont apparentés sur le plan thématique. Queneau y explore les questions de la mémoire et de l'oubli, ainsi qu'un motif corollaire : celui de la mort. Ce décasyllabe 5-5 décalé est le lieu d'une réflexion sur le Temps, d'un regard tourné vers le passé. Le choix métrique ici n'est en rien anodin, et n'est pas simplement adapté ou inadapté aux sujets à traiter. Le choix métrique est un élément de signification à part entière. La signification du décasyllabe est double. D'une part, le décasyllabe 4-6 est traité comme indésirable, à oublier. Employé presque uniquement dans des poèmes d'une autre longueur métrique ou dans des poèmes en vers libres, il possède une forte capacité à convoquer une régularité métrique extra-contextuelle. Presque jamais employé en tant que tel, il est refusé par Queneau, jeté aux oubliettes. D'autre part, le décasyllabe 5-5 est utilisé à contre-emploi, comme vers sérieux. Et ce vers oublié de la poésie est précisément associé à la question du temps, avec une tonalité parfois macabre, sujets en décalage avec le registre léger de ce vers de chanson.

Au final, Queneau s'empare d'une blague, le grotesque *taratantara*, et il en fait un vers grave, voire sinistre, au centre d'une quête métaphysique explorant la blessure du Temps.

Bibliographie

Baudelaire, Charles (1975): *Les Fleurs du Mal*, in: *Œuvres complètes I*, éd. Claude Debon. Paris: Gallimard. [1861]

Bories, Anne-Sophie (2013): "Cartographie de l'alexandrin chez Queneau", in: *Formules* 17, 179–194.

Chevrier, Alain (2011): *Le Décasyllabe à césure médiane. Histoire du taratantara*. Paris: Classiques Garnier.

Corbière, Tristan (1873): *Les Amours jaunes*. Paris: Glady Frères.

Cornulier, Benoît de (1996): "Pour lire Verlaine : petit essai d'analyse du 4-6", in : *L'école des lettres. Second cycle* 14, 95–109.

Gasparov, Mikhail L. (1996): *A History of European Versification*, trad. Gerald Stanton Smith & Marina Tarlinskaja. Oxford: Clarendon Press.

Gouvard, Jean-Michel (1999): *La Versification*. Paris: Presses Universitaires de France.

Queneau, Raymond (1992): *Œuvres complètes I*, éd. Claude Debon. Paris: Gallimard.